

Ciné-



Dans ce numéro :

Pourquoi Zarah Leander
est venue à Paris

Mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F_c

N° 51
14 Août 1942

Danielle Darrieux telle que nous la reverrons dans son nouveau film *La Fausse Maîtresse*, actuellement en exclusivité au Normandie.

(Photo Continental-Film.)





M. Hert, directeur de la Tobis, accueille Zarah Leander.



Z. Leander tire son manteau de sa valise, pour se rendre à l'Opéra.



Rolf Hansen fait une confidence dans le dos d'Albert Préjean.



Au revoir Paris... Zarah Leander emporte la Tour Eiffel.

Zarah Leander

A CHOISI SES PROCHAINS PARTENAIRES : DEUX ACTEURS FRANÇAIS

POUR la seconde fois, Zarah Leander, l'héroïne célèbre de *Pages Immortelles*, *Marie Stuart* et *Le Chemin de la Liberté*, est venue à Paris. Ce n'était pas ce qu'on appelle un voyage d'agrément, même si le voyage, n'a pas manqué d'agrément.

Son apparition parmi nous fut sans doute l'annonce de son nouveau film, *Un grand amour*. Sans doute a-t-elle enregistré quelques-uns des airs qu'elle chante dans cette nouvelle œuvre. Mais son voyage avait un but plus profond et partant plus secret. Ce qui ne l'a pas empêchée de s'acheter un manteau de fourrure et des robes chez Paquin, ni d'aller le premier soir à l'Opéra, applaudir Serge Lifar, et le second à Tabarin. Avant d'être l'invitée de M. Jean Luchaire, président de la presse périodique, la grande artiste a reçu les membres de la presse cinématographique.

Cette réception a pris à nos yeux un sens tout particulier.

GÉRARD FRANCE. (Suite page 15.)

(Ph. N. de Morgoli.)



Dans sa chambre d'hôtel, Zarah Leander reçoit parmi les fleurs.

LETTRES DE CRÉANCE LETTRES D'AMOUR

CONTRAIREMENT à toutes les règles selon lesquelles les banquets sont suivis habituellement de discours, la presse cinématographique parisienne a eu droit, le même jour, à un discours suivi d'un banquet.

Il y a vraiment quelque chose de changé.

Convoquée lundi dernier à 15 h. 30 au Secrétariat de l'Information, la presse cinématographique a pu, vers 16 h. 30, présenter très officiellement ses lettres de créance à M. Paul Marion, secrétaire d'Etat à l'Information, qui prononça une courte mais fort pertinente allocution.

Très gentiment, M. Paul Marion fit valoir auprès de la critique cinématographique que si la production française n'était pas ce qu'elle devrait être, la faute n'en incombe pas seulement aux producteurs, mais aux difficultés présentes tant d'ordre matériel que financier ou encore spécifiquement artistique que ceux-ci rencontrent.

« Ne pas négliger l'effort actuel », « Montrer un peu plus de bienveillance à l'égard des films français contrôlés d'un peu trop près par la censure », tels furent les conseils — et non les consignes — que donna à la presse le secrétaire d'Etat à l'Information.

En bref, M. Paul Marion a fort bien fait comprendre que si la censure rognait un peu les ailes à la production actuelle, la critique se devait d'être belle joueuse en rognant ses griffes...

Après de solides garanties et de formelles assurances données par M. L.-E. Galey, toute la presse, pleine d'espoir, prit congé en se promettant d'écrire dorénavant à l'encre rose, bleue ou verte, ou, à défaut, à l'encre sympathique...

Quelques heures plus tard les auditeurs de M. Paul Marion se trouvaient

être les hôtes de M. Roland Tual, qui préside avec une incontestable compétence aux destinées de la firme productrice « Synops ».

Ce banquet qui célébrait le film *Lettrés d'amour*, un peu avant la lettre, puisqu'il n'est pas encore terminé à l'heure actuelle, avait pour cadre le vieux café Vefour, dont les lambris comptent près de deux siècles et quatre révolutions.

De là, cette allure de banquet civique qu'affecta cette réunion à une époque où le cinéma réclame des sans-culottes et des prises de Bastille.

Très intelligemment essaimée, la presse se trouvait mise en contact avec ce Tout-Paris du cinéma qui travaille et peine et s'épuise à faire surgir sur l'écran des images nouvelles.

Rien n'est plus profitable que ces échanges gastro-spirituels où s'affrontent des conceptions, où germent des idées, où se rectifient des jugements.

Il est utile pour le cinéma, si bizarre que cela paraisse à première vue, qu'un critique redonne des pommes sautées à Arletty, passe les comètes à M. Richebé et sourie à Collette, tout en écoutant un Fernand Ledoux tout scintillant de paradoxes.

Cela est utile parce que, en deux heures, des gens qui s'opposaient souvent, qui se méprisèrent parfois et qui s'ignoraient jusque-là se découvrent soudain des amours communes ou des haines solidaires, dont le cinéma finira par bénéficier tôt ou tard.

Et c'est pourquoi nous savons gré à M. Roland Tual d'avoir su montrer, en ourdisant pour un soir un brillant complot en faveur de l'écran français, qu'il plaçait son amour des lettres et du cinéma avant ses *Lettrés d'amour*.

JEANDER.



Fernand Ledoux, tel qu'il est : penseur, réfléchi, contemplatif...

(Ph. N. de Morgoli.)

...tel qu'il ne faut pas se l'imaginer...



LEDOUX EN L'AN 2000

La T. S. F. climatique. Au lieu de capter des ondes sonores, elle capte des ondes chaudes ou froides, ou tempérées. Pour lutter contre la chaleur du Sahara, on branche le poste sur radio-esquimaux, par exemple. Radio équateur serait un bienfait pour nous l'hiver. La même radio capterait les parfums. Imaginez les senteurs de la jungle ou de la pampa.

La bicyclette à récupération prend dans la descente l'énergie nécessaire pour enlever les montées.

— Demain, explique-t-il encore, on distribuera le café au lait dans les maisons, comme on distribue le gaz et l'électricité. Mais ce n'est pas encore applicable, je n'ai pas trouvé le moyen d'amener les croissants.

A propos d'automobiles, il a encore imaginé l'automusical. C'est une véritable invention philanthropique.

— Au lieu de posséder un tuyau d'échappement ordinaire qui pétarade incongruement, l'auto est armée d'une

Les anticipations de Ledoux sont conformes à son esprit paradoxal, mais jurent un peu avec ses aspirations profondes. Fernand Ledoux aspire à la vie simple, patriarcale même dans ses rôles. Plus il remonte aux temps primitifs, plus il semble satisfait. On le voit aujourd'hui « dans la peau » d'un seigneur du moyen âge. Hier, il était Noé à la Comédie-Française. Avant-hier, Neptune, lorsqu'il a passé sous l'équateur, à bord de la « Jamaïque ». Demain, il sera ou le père Adam ou un héros de l'an 2.000.

En attendant, il aurait bien dû trouver le moyen de réfrigérer les armures.

Jean RENALD.



...tel qu'il a été en Neptune, au passage de l'Equateur, avec Lise Delamare, Escande et Bertheau...

flûte à sept trous. Si le chauffeur est musicien, il commandera la flûte de son volant avec l'aide d'un petit clavier.

Mais la plus belle idée est celle de récupérer toutes les énergies gaspillées dans la vie quotidienne.

— Un coléreux qui frappe la table de son poing ou claque une porte, dépense de l'énergie. Celui qui fait, au saut du lit, de la machine à ramer, celui qui court pour prendre son autobus, celui qui descend de chez lui sur la rampe de l'escalier, gaspille de l'énergie. Si on récupérait cette énergie, il y aurait de quoi éclairer une ville comme Paris.

Et Fernand Ledoux cite un souvenir.

— Dans le jardin d'Edison, on était surpris de se heurter à une barrière qui coupait une allée. Elle s'ouvrait quand on la poussait. Si vous demandiez au savant pourquoi il l'avait mise là, il répondait en souriant : « Chaque fois qu'elle s'ouvre, elle monte six litres d'eau dans le jardin. »

Acteur, Fernand Ledoux ne pouvait pas ne pas doter la scène d'une de ses inventions. Il lui réserve un écran lumineux à la place du souffleur, sur lequel serait projeté le texte de la pièce.



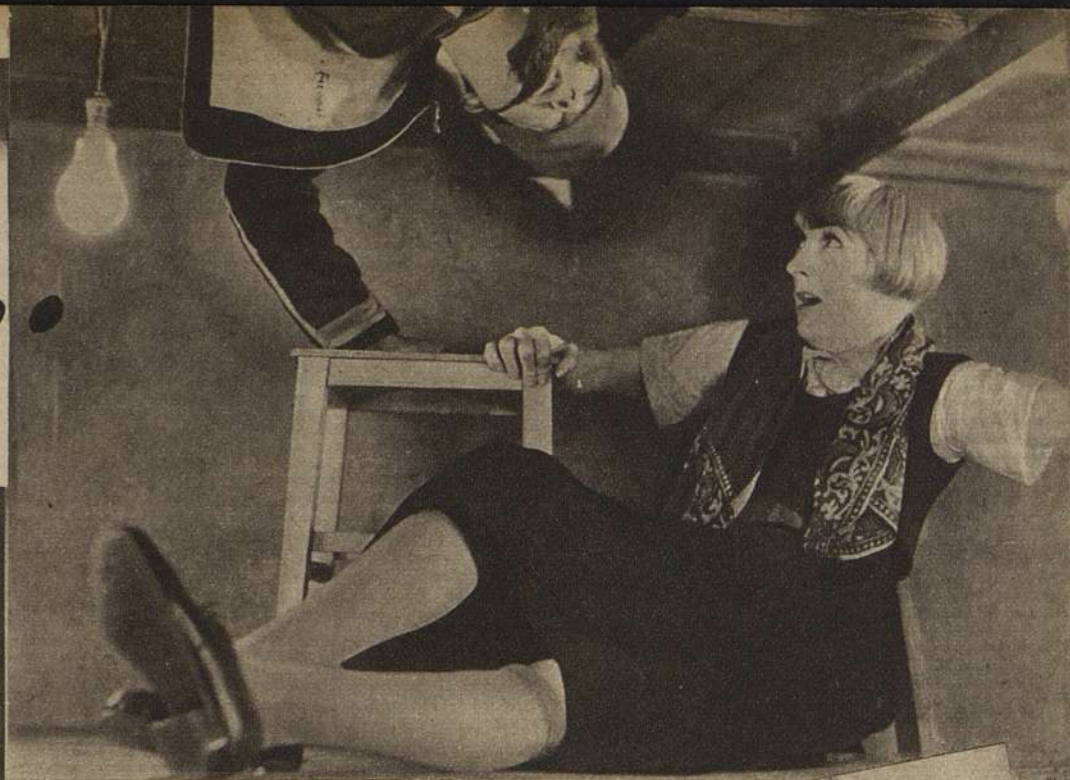
ILS ONT EU LEUR CHANCE...



Jeanne Boitel et Jean Weber dans leur premier grand film *L'Aiglon*. Raimu en 1930 était un banquier glabre et soigné, le voici plus tard hirsute et



sale dans *Charlemagne*. Alerme, lui, n'a pas perdu, malgré les restrictions, son sympathique embonpoint.



Suzanne Dehelly demande à nos lectrices la coiffure qui lui sied le mieux. La frange 1928 ou la frange 1942 ?

Qui de nous ne connaît cette chanson, dont le refrain a été sur presque toutes les lèvres :

*Avant d'être capitaine,
Il faut être matelot,
Avant la blouse de laine,*

On pourrait très bien chanter sur le même air : *Avant d'être grande vedette...
Il faut être figurant...*

Si toutes nos vedettes ont été plus ou moins modistes, couturières, plus ou moins livreurs, manœuvres, plus ou moins élèves du Conservatoire, elles ont toutes été figurantes, elles ont toutes tourné leur premier grand film !

Nous sommes en 1930, mais sur le plateau nous sommes en 1832, car on tourne le chef-d'œuvre d'Edmond Rostand, *L'Aiglon*, Jeanne Boitel et Jean Weber en sont les vedettes. Jean Weber est l'Aiglon rêvé : il est jeune, mince, il porte à merveille la perruque blonde du duc de Reichstadt. Il a vingt ans.

En 1942, au Théâtre-Français, Jean Weber interprète encore Edmond Rostand dans *Cyrano de Bergerac* ; c'est Christian, le bel époux de Roxane ; douze ans se sont passés, il a toujours vingt ans. Dans *Le Capitaine Fracasse*, il sera de Vallombreuse, il aura vingt-cinq ans. *Le cinéma, cette merveilleuse eau de Jouvence.*

Tonitruant, l'accent plus prononcé que jamais, Raimu est un homme d'affaires, un banquier qui accepte les conseils que son sympathique ami Alerme lui donne. Ils sont très amis, pourquoi ne le seraient-ils pas, puisque c'est à tous deux leur premier grand film, *Le blanc et le noir*. Raimu était banquier, il est maintenant ouvrier de portières dans son dernier film, *Monsieur La Souris*. Grandeur et décadence.

Blonde, la frange sur le front, agitée, Suzanne Dehelly tourne *A vos ordres, madame*, au studio Pathé.

— Quel est votre premier film, chère amie ?
— Oh ! moi, mon vieux, je suis une *marrante*, pour moi, les souvenirs s'envolent ; mon premier grand film... tiens, c'est... *marrant*, je ne m'en souviens même plus.

— Un petit effort...
— Tenez, voici une photo d'un de mes premiers films, *Une nuit de folie*, joli titre, n'est-ce pas ? Comment me trouvez-vous ? Du chien, hein, de l'allure, de l'élégance ; et ma coiffure, qu'en pensez-vous ?

— Pas mal, assez *marrante*, mais, vraiment, celle que vous avez actuellement vous sied beaucoup mieux.
Silence, on tourne ! Et Suzanne Dehelly s'esquive.

ANDRÉ LEMAIRE.

(Photos privées et Harcourt.)

"L'ASSASSIN HABITE AU 21"

UNE série de crimes vient de mettre la police en état d'alerte. A Montmartre, en banlieue, des cadavres sont découverts et sur chacun d'eux l'assassin a laissé une carte imprimée au nom de M. Durand ?

Quel cynique se cache sous ce nom banal ? Le commissaire Wens, l'un de nos plus fins limiers, est sur une piste. L'assassin habiterait au 21 de l'avenue Junot, dans une pension de famille où le policier, déguisé en pasteur, se hâte de prendre une chambre. Divers individus assez étranges fréquentent la pension : un prestidigitateur, le professeur Lalah Poor, une vieille fille férue de romans, Mlle Cuq ; un fabricant de poupées, M. Colin, un boxeur aveugle et sa maîtresse, enfin le docteur Linz...

Malheureusement, l'arrivée de Mila Malou, la petite amie de Wens, révèle bientôt la véritable identité du commissaire. Dans le même temps, un nouveau crime est commis à la pension même : Mlle Cuq est trouvée, dans sa baignoire, assassinée à coups de bistouri.

Tour à tour, le professeur Lalah Poor, le docteur Linz, sont soupçonnés et arrêtés. Mais la série de crimes signés M. Durand n'en continue pas moins. Les hôtes de la pension sont libérés un à un, et Mme Point, la directrice, peut bientôt organiser une petite soirée pour fêter le retour de ses pensionnaires...

Et c'est au cours de cette soirée que le commissaire Wens venu, lui aussi, en invité avec la fidèle Mila Malou, démasquera M. Durand et permettra à la justice d'avoir le dernier mot dans cette mystérieuse affaire...

P. ALAIN.

Mila Malou (Suzy Delair) et le Commissaire Wens (Pierre Fresnay) découvriront-ils qui est M. Durand ?

Le Professeur Lalah Poor (Jean Tissier) a une singulière façon de recevoir les journalistes...

Colin, le fabricant de poupées (Larquey) est arrêté, puis relâché...



(Photos Continental-Films)



Roger Duchesne et Myno Burney dans une scène dramatique de la Femme perdue.

(Photo Consortium de Productions de Films).

L'HOMME QUI JOUE AVEC LE FEU

J'AI ME ce film. Je l'aime pour ses défauts comme pour ses qualités. Je le remercie d'éviter la banalité, d'aimer la fantaisie, de chercher à nous étonner et d'y parvenir souvent. Je lui suis reconnaissant d'être animé par une mise en scène de Jean de Limur qui ne va pas au plus facile et qui est semée de trouvailles diverses.

Il me plaît que le scénario de Pierre Guerlais soit quelque peu ahurissant car il a de l'invention, n'ennuie jamais alors qu'il séduit souvent. Il m'est égal qu'il ne suive pas une ligne très nette et qu'il s'égaré de temps en temps parce qu'il contient des scènes excellentes, de même que j'oublie certaines répétitions du dialogue de Pierre Bost, le ton sentencieux qu'il prend parfois, parce qu'il a des passages éblouissants.

En vérité, c'est le film qui joue avec le feu. Il le fait avec une audace souriante et tranquille dont il faut lui tenir compte. Je regrette simplement que le personnage de Bernard soit plus insupportable que charmant et que celui de cet étonnant M. Désert soit trop sympathique pour que sa confusion finale et sa défaite soient aussi sévères.

Le film est admirablement joué. Aimé Clariond se surpasse lui-même. Il est extraordinaire de précision, de justesse, d'ironie et d'autorité. Quel grand artiste et quelle belle création ! Jean Davy est plein de qualités et s'inscrit parmi nos meilleurs jeunes premiers dramatiques. Jacqueline Laurent est adorable. Marthe Mellot n'a qu'une scène, mais elle y est parfaite. Georges Marchal, qui a fait de gros progrès, nous offre un talent tout neuf, plein de fraîcheur, de gentillesse et d'esprit, et tous, Germaine Kerjean, Régine Poncet, Georges Vitray, Lucien Leblanc, Georges Jamin forment la plus homogène des distributions.

Didier DAIX.

LA FEMME PERDUE

C'est un mélodrame qui a toutes les qualités du bon mélodrame. L'histoire qui nous est contée ne peut pas ne pas émouvoir les cœurs sensibles.

Il faut dire que les événements ne sont guère favorables à ce jeune marin obligé de partir subitement pour un long voyage sans avoir le temps de prévenir celle qu'il aime. Ils ne le sont pas davantage pour la jeune fille qui se croit abandonnée et qui, attendant un enfant, quittera sa famille pour lui cacher sa faute.

(Photo Industrie Cinématographique).

Les FILMS

Si le film a quelques faiblesses, le dialogue en est le grand responsable. La mise en scène de Jean Choux ne manque pas de qualité et la distribution est bonne avec Renée Saint-Cyr, tendre et sensible ; Jean Murat Roger Duchesne, Jean Galland, Catherine Fontenay, Marguerite Pierry, Jean Rigaux, France Ellys, la petite Monique Dubois, Pierre Labry et la belle Myrno Burney qui est peut-être bien la meilleure en dépit de son rôle antipathique.

JIMMY VENCE.

ARTS - SCIENCES - VOYAGES

Notre confrère André Robert nous a présenté un nouveau spectacle « Arts, Sciences, Voyages ».

On y voit avec amusement une maquette animée par Jean Perdrix, *Sur un air d'autrefois*, avec intérêt un reportage de Constantin Brive, *Trente jours au-dessus des nuages* (malheureusement gâché par un commentaire dialogué insipide), avec émotion une courte bande de G. Méliès, *Les Hallucinations du baron de Münchhausen*.

Jean Tedesco a accompli *Sur les chemins de Lamartine* un pèlerinage romantique, peut-être trop minutieux, mais très intelligemment composé.

Son poème d'images, d'un romantisme nuageux, est tendre, délicat, tout imprégné de nous qu'on jugerait d'époque...

Quant à la monographie de Rodin, pièce maîtresse du programme, elle dépasse, par sa qualité, le cadre du documentaire pour devenir une œuvre d'une perfection absolue.

René Lucot, qui l'a réalisée, a su, par des travellings très étudiés et des éclairages tournants, non seulement exprimer la vie contenue dans chaque pierre ou chaque bronze du sculpteur, mais nous donner en plus l'illusion du mouvement.

Cette bande, où la vie de Rodin est discrètement reconstituée, est d'une exécution si parfaite qu'on peut la considérer comme le chef-d'œuvre du relief dans le cinéma... à deux dimensions.

Ajoutons que pour corser la présentation de ce spectacle, notre confrère André Robert avait convié la presse à un de ses déjeuners-surprise qui eut lieu dans ces jardins de Boulogne, trop peu connus.

Nous avons visité la forêt vosgienne, le jardin japonais et mille autres merveilles que les deux conservateurs, Mme De Lalonde-Hutret et M. Parré, conservent avec un soin aussi jaloux qu'éclairé.

J.

Isa Miranda, la belle interprète d'Alerte aux Blancs, dont nous parlerons la semaine prochaine.

(Photo Zénith-Films).



Dans L'homme qui joue avec le feu... Jacqueline Laurent veut-elle aussi guérir de l'amour ?



Opil Opil vous Opil



Chaque semaine, de nombreux journaux et revues illustrent leurs chroniques... et cela le plus souvent avec un humour terrible pour les intéressés. Aussi, quelques artistes, ayant assez de servir de « tête de turc » à ces messieurs les caricaturistes, ont imaginé de prendre leur revanche...

Jean Mara, de La Gerbe, a croqué plus de cent fois la charmante Louise Carletti; aussi a-t-il été assez surpris de recevoir un coup de téléphone de celle-ci lui disant : « J'ai enfin un jour de repos pendant les prises de croquis ? » Avec empressement Jean Mara a acquiescé à cette demande, ne sachant pas que, pour une fois, ce serait Louise qui se vengeait amicalement des « nez en trompette » du caricaturiste...



Noël-Noël, lui, s'est attaqué à Darcy, de Paris-Midi. Et, pendant cinq minutes, il est resté sans dire un mot, bâchant ferme sur son œuvre. Puis, triomphalement, il l'a montrée à Darcy : « Mais, a hasardé celui-ci, j'ai l'air complètement abruti sur votre croquis ! »

— Croyez-vous que dans les vôtres vous traduisiez tant que cela la plastique de mon profil d'athlète anti-que ?... Non, n'est-ce pas ?... En bien, ce pas ?... Une fois que j'ai vu de ceux dont le nez n'a pas de raison que, pour une fois, ce soit moi qui profite de l'occasion de montrer que l'un de ceux dont le nez n'a pas de raison (au figuré, bien entendu) n'a pas à se vanter d'être un Don Juan... Je n'en profite pas... mine de rien ! »



souffle de la colère monte en moi !

...Et prenant une plume vengeresse, Rigaux a fait le dessin que vous pouvez voir... Il est vrai que Fousi a très bien pris la chose et a même remercié son bourreau en l'embrassant... Perfidie bien féminine, car il paraît que ce soir-là, il a été fortement question chez Rigaux d'une histoire de... Rouge à lèvres.



dans une autre position, elle se laissa tomber à terre et avoua : « ... C'est très difficile de vouloir ridiculiser quelqu'un sur le papier, tout en gardant la ressemblance... et pourtant je voudrais vous faire le plus laid possible, mon ami Plus... vous êtes si méchant avec moi !... Et puis, tant pis, si cela ne vous plaît pas, vous vous ferez une raison. Je ne suis pas une... professionnelle... moi ! » Il faut avouer qu'en l'occurrence, Blanchette Brunoy était trop modeste. Et, d'ailleurs, Plus ne nous en voudra pas de le dire — la caricature qu'elle a faite prouve qu'elle n'est pas rancunière.



Blanchette Brunoy a usé du même stratagème pour attirer Plus, de « Paris-soir », chez elle. Mais elle était très intimidée et la séance fut laborieuse. Une énorme pile de papiers froissés jonchait déjà le parquet, lorsqu'après avoir essayé de dessiner Plus



C'est Bugette de « Tout et Tout », que le music-hall nous a fait connaître dernièrement, que le joyeux Champi a pris pour victime au cours d'un entracte. En deux temps, trois mouvements, il transforma la loge en atelier...

— ...Tu comprends, depuis un temps que tu ne dessines avec un crâne qui n'en finit plus, il faut que je mette les choses au point. Car sous le rapport de la laideur, géométrie plane, que Cyrano lui-même n'avait pas au milieu de la face un cornet pareil. Et surtout d'une telle couleur au-bergine que tu dois à l'abus immodéré des « grenaches » !



Reportage de Guy BERTREY.

(Ph. N. de Morgoil et Serge.)

LES CARICATURISTES VUS PAR LES VEDETTES

Marthe Harrel

... VIENNOISE SOURIANTE ET LYRIQUE !



UN visage aux cheveux blonds, un regard limpide, un sourire plein de confiance et d'enthousiasme... et sous cette astreine beauté pourtant une expression qui sait être énergique, même parfois un peu sévère : voici comment Marthe Harrel s'offre à nos yeux.

De plus, à toutes ces qualités visuelles, elle joint celle d'un timbre de voix extraordinairement pure, qui a fait d'elle une des chanteuses de charme viennoises la plus écoutée.

Le Danemark, la Suisse, la Hongrie, c'est-à-dire les pays les plus divers, les plus opposés dans leur climat, leurs coutumes, leurs mœurs, et le plus largement séparés sur la carte d'Europe, lui ont témoigné, dès son premier film, un même enthousiasme. On sait d'ailleurs avec quelle faveur Marthe Harrel a été accueillie chez nous dans « Nuits de Vienne ».

Jean GEBE.



IVAN PETROVITCH

Lorsque je l'ai revu dans un décor de *Einmal der liebe Herrgott sein*, le dernier film de Hans Zerlett, je me suis souvenu de lui. C'était à Nice, il y a seize ou dix-sept ans, à l'époque de Louis Mercanton, de Léonce Perret et de Rex Ingram.

Petrovitch était beau comme un jeune dieu et disputait au frénétique Ivan Mosjoukine le cœur des belles. Toutes ces gloires se sont aujourd'hui éteintes, mais Petrovitch, alourdi, empâté, garde toujours sa noble allure de seigneur hongrois, et son visage de médaille n'est pas marqué de cette amertume que l'âge apporte à ceux dont le passé n'est qu'une succession de souvenirs flatteurs.

Avec une superbe indifférence pour les témoins qui encombrant le studio, il fait la cour à sa partenaire, une jolie poupée de porcelaine au visage émacié, avec de longs yeux en amandes obliques, une bouche dédaigneuse et des gestes languissants. Elle daigne pourtant s'amuser de ses gentillesses et de ses prévenances de séducteur qui ne compte pas les années et ne doute pas encore de ses moyens.

Sous une apparence figée, elle révèle une âme tendre d'adolescente que le souci de l'attitude excède parfois. Lui se fait câlin et charmant, un peu gêné par sa corpulence, et la frôle d'un sourire, d'une œillade, d'un doigt expert et prudent.

Lorsqu'il doit tourner, il a l'air de s'excuser que les exigences de son métier l'obligent à distraire une parcelle du temps qu'il voudrait consacrer entièrement à son mariage.

Démaquillé, privé des faveurs de l'éclairage, ce n'est plus qu'un monsieur très mûr pour qui les femmes commencent peut-être à éprouver de l'indulgence.

IRÈNE VON MEYENDORFF

Je l'ai surprise un jour où, venue discrètement sur

Un prisonnier français dans les Studios allemands

le plateau pendant une scène où elle ne jouait pas, elle s'était assise dans un coin d'ombre, sur un vieux bahut.

Elle n'était pas maquillée et son fin et précieux petit visage triangulaire, pâle sous la pâleur dorée de ses cheveux de page, se perdait dans une lointaine rêverie. La courbe fière de son corps souple et menu, ses longues jambes nerveuses et musclées qu'elle avait croisées très haut, ses mains aux doigts extraordinairement effilés qui se détachaient en blanc sur sa robe noire, lui composaient une allure romantique et lui donnaient la silhouette d'une héroïne de légende allemande.

L'instant d'après, lorsque la scène fut terminée, elle s'était métamorphosée, et je la vis telle qu'elle apparaît, plaisante, affable, d'une charmante et sérieuse simplicité, ayant une parole gentille et une poignée de main pour chacun, et très jeune fille du monde à qui la vie est agréable et qui n'a pour elle que des sourires.

Mais moi qui l'avais surprise, je crus retrouver dans son beau regard clair, dans le pli un peu amer de sa bouche et jusque dans cette ride légère qui traverse délicatement son front obstiné, un reflet de mélancolie.

HANS MOSER

— Herr Moser !... Wo ist Herr Moser ?... Le metteur en scène Zerlett s'impatiente, les régisseurs courent de droite et de gauche et les projecteurs, minutieusement réglés sur la doublure de la vedette, s'éteignent. Où est Herr Moser ? Il doit prendre le soleil sur un coin de la pelouse.

On voit arriver un petit homme replet, au visage fatigué, à l'allure de rond-de-cuir. C'est lui, un des acteurs les plus aimés d'Allemagne. Les projecteurs se rallument. On est prêt à tourner. Mais la première chose que fait Herr Moser, c'est de s'asseoir. Des douleurs l'obligent à allonger une jambe le plus souvent possible.

Comme il ne se maquille jamais, il se donne de vigoureuses tapes sur les joues pour aviver la couleur de sa chair. Un léger tic parcourt sa face. Je l'observe, il n'a rien de drôle.

C'est un monsieur un peu las qui voudrait bien ne pas quitter son fauteuil.

Lorsqu'il joue, il se transforme. Dans sa bouche, le texte s'anime, acquiert une variété de nuances, une richesse, une subtilité étonnantes. Il ne répète jamais une phrase de la même façon. A chaque reprise il la modifie, y ajoute des trouvailles personnelles souvent si inattendues, si cocasses, que tout le monde éclate de rire et qu'il faut recommencer la scène. Il se livre à une extraordinaire mimique et sa voix nasillarde, au débit précipité, passe du grave à l'aigu, tantôt mange les mots dans un murmure imperceptible tantôt les détache et les met en valeur avec un sens de l'effet comique qu'il serait difficile de dépasser.

La scène finie, vite on approche un fauteuil, Herr Moser s'y laisse tomber en gémissant. S'il est de bonne humeur, il surprend une actrice dodue et, en tout bien tout honneur et très paternellement, il lui donne d'une main lestée une tape sur la croupe. Il est d'ailleurs souvent de bonne humeur.



ET NOUS... PRISONNIERS

C'est un grand malheur d'être prisonniers. Mais c'est un privilège que de travailler à la « Bavaria » et j'aurais mauvaise grâce à ne pas m'en réjouir.

Nous sommes soixante à partager ce privilège. Parmi les soixante, neuf élus sont employés au plateau. Perché sur les ponts élastiques d'où partent les feux convergents des projecteurs confiés à nos soins, j'observe mes camarades.

Ceux qui, comme posés, sont relégués dans les cintres, blasés sur le spectacle, emploient leurs loisirs à lire ou à somnoler. Mais dans le décor, je vois, sollicités à chaque instant, les spécialistes de la « Bühne », de la scène : Jean-Paul Ménard, visage tourmenté, cheveux aux boucles romantiques, tenue impeccable.

Parfois, attirés par l'annonce d'une scène importante ou la présence d'une vedette, des peintres, des tapissiers, des menuisiers se fauillent parmi les décors qu'ils ont édifiés et ornés les jours précédents et glissent des regards attentifs et émerveillés sur les visages des acteurs.

Alors surgit Fritz, le pompier, chargé de l'ordre et de l'application du règlement, ou le « meister » Jändl, indulgent mais soucieux de la discipline. Et la « Französische Kolonie » s'éloigne à regret.

ROLAND MIGLIEVI.

La Chasse à la Vedette

RÉSUMÉ

La star Irène Claire a disparu mystérieusement. Un inspecteur de police, René Limlet et deux policiers privés la recherchent. A son tour le reporter photographe Alain Denis se jette dans l'aventure.

VII

TANDIS que la police privée et la police officielle en étaient encore à discuter des événements qui ont entouré la disparition de la vedette, Alain Denis attendait, chez lui, l'arrivée de Mlle Louise Grège, une des anciennes domestiques d'Irène Claire. Il allait passer son mois de congé à consulter les anciennes bonnes de la disparue, ainsi que ses anciens chauffeurs.

Tu me déroutes, lui avait dit sa sœur, en interrompant le modelage de son plâtre, car elle était sculpteur. Je ne comprends pas qu'un homme équilibré comme toi prenne des décisions irréfléchies et s'amuse à jouer au détective... Pour une star qui tombe d'un train, monsieur avance ses vacances de trois semaines et renonce à accompagner sa sœur sur la côte basque. Ceci dit, sans trop d'amertume, tu es libre ! Pour une star qui se moque sans doute du monde dans un but publicitaire, monsieur fixe des rendez-vous à tous ceux qui ont mêlé leurs petites existences de domestiques à la vie tapageuse d'une grande dame. Et pourquoi ? Pour entendre des ragots.

Alain, absorbé par ses pensées, n'avait pas entendu le discours de sa sœur ou, s'il l'avait entendu, ne voulait pas se donner la peine d'y répondre. Il continua sa marche de lion en cage dans l'atelier. Annie vint se placer devant lui.

Un dernier mot, lui dit-elle, d'une voix où se dissimulait une tendre inquiétude. Si tu me disais les raisons que tu as d'agir ainsi, je te comprendrais sans doute.

Les raisons ? fit Alain troublé...
— Oui, les raisons.

Son frère souleva ses larges épaules comme pour secouer le poids d'une pesante obsession. Ses lèvres se décollèrent pour parler, mais se soudèrent aussitôt.

Annie lui vint en aide.

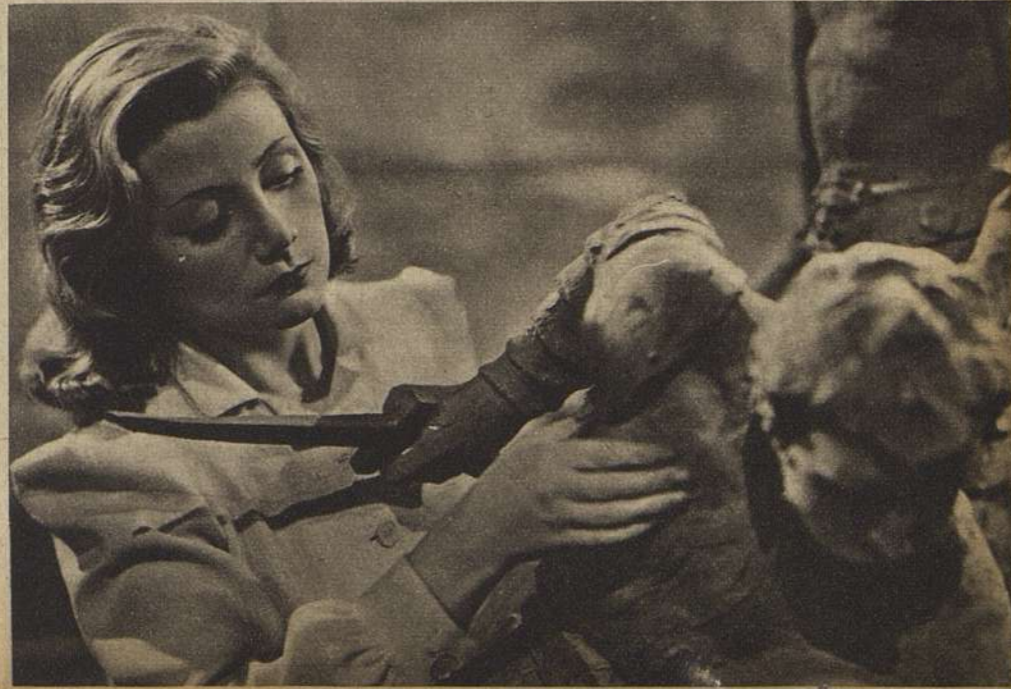
Enfin, tu la connais, cette Irène Claire ? On ne consacre pas un mois de ses vacances à des gens qui vous sont indifférents.

Le mot secoua Alain et résonna jusqu'au fond de son être. Il répondit vivement :

Non, je ne la connais pas.

Mais explique-toi. Tu as des liens peut-être indirects qui t'unissent à elle.

Tais-toi, protesta le jeune homme. N'en dis pas davantage. Je vais te paraître stupide, mais, c'est vrai, il y a des liens qui m'entraînent... Je dois la retrouver. Il le faut. Sa disparition n'est pas un simple accident, ni un assassinat, ni une tentative d'échapper à la protection de ses gardes du corps. Il y a de cela, c'est certain, mais dans un but... Je pressens qu'elle a un amant. C'est pour lui qu'elle s'est sauvée. C'est avec lui qu'elle voyage à cette heure et qu'elle vit des heures de grandes joies. Il faut que je sache... Ah ! c'est idiot... idiot ! Dire que je suis amoureux fou.



maison, disait-elle à Louise.

Ce détail intéressa vivement le reporter.

Et où allait-elle ?

Je ne l'ai jamais su... Elle prenait la voiture qu'elle conduisait elle-même... Une fois, je crois, le chauffeur l'a conduite...

Alain Denis sauta sur le renseignement.

Le chauffeur ? Son nom ?

Oh ! j'ai oublié... J'en ai connu cinq ou six.

Il n'en sut pas davantage. Louise Grège esquiva les questions qui se rapportaient à ces escapades et ses réticences firent planer sur la fin de leur conversation un mystère qui intriguait Alain Denis. Il remarqua que plus il devenait pressant plus l'ancienne domestique se repliait sur elle-même, enfermant son secret. Faisant mine de se désintéresser des détails à la campagne, il posa une dernière question :

Ne disait-on pas avant son départ qu'Irène Claire allait se marier...

Louise Grège eut un sourire quelque peu moqueur.

Oh ! monsieur, dit-elle, les journalistes confondent toujours le vrai et le vraisemblable. C'est Mlle Irène qui le disait.

Sur cette parole énigmatique, elle s'en alla, laissant dans l'âme jalouse d'Alain la certitude presque absolue qu'Irène avait un amant et qu'elle était partie avec cet amant.

Il n'en fut pas davantage. Louise Grège pendant qu'il interrogeait l'ancienne domestique de la star, sa sœur recevait un étrange individu. Il s'était présenté assez timidement. Comme elle attendait un modèle, elle crut que c'était lui. Après l'avoir examiné d'un oeil froid, elle le pria d'aller se déshabiller derrière le paravent.

L'homme la regarda avec stupeur... C'est pour cela que vous m'avez convoqué, murmura-t-il.

N'ai-je pas demandé un modèle ? répliqua-t-elle d'une voix sèche. Allons, dépêchez-vous...

Il quitta sa veste, sa chemise, ses chaussures et, avant de faire un dernier effort, tenta de s'expliquer à nouveau. Sa voix passa par-dessus le paravent, suppliante :

Vous êtes certaine que je dois me déshabiller, c'est indispensable...

Vous voulez faire un gladiateur ou un esquimau ? s'écria Mlle Denis.

Gladiateur ? Mais non ! Je suis chauffeur...

Alain entra au même instant. Il vit l'homme à moitié nu. Il hésita, interrogea sa sœur... L'homme remit précipitamment sa chemise pour s'enfuir, se heurta à Alain.

Qui êtes-vous ?

Robert Briochard, l'ancien chauffeur d'Irène Claire... Marius ORCHIDEE.

(A suivre.)



Deux journalistes goûtent les restes du repas un peu, beaucoup, modérément.



Renée Devillers et Le Vigan les imitent...ainsi bientôt que les machinistes.



A LA TABLE.

Isidore LECHAT

Sur le plateau du studio de la rue François-I^{er}, le spectacle qui s'offre à nos yeux est bien fait pour nous mettre en appétit. En effet, à première vue, Isidore Lechat, l'intraitable directeur du journal *Le Petit Tricolore*, traite au mieux ses invités, les deux célèbres aînés, Gruggh et Phinck.

Cet homme d'affaires sans scrupules, déjà riche de plus de cinquante millions, pour qui le principal but de la vie est : s'enrichir coûte que coûte et par tous les moyens, a une autre ambition. Il veut devenir député, aussi il parle haut et fort car, pour cela, il est « anticlérical cette année » !

Sa fille, Germaine, énervée et fatiguée par cette conversation qui la révolte, sort de table. « Coupez !... C'est bon, mes enfants, allez vous reposer maintenant, nous reprendrons le travail dans une demi-heure ! »

Jean Dréville, le plus jeune de nos metteurs en scène, qui vient d'interrompre ces agapes, s'avance vers Isidore Lechat et plaisante familièrement avec lui ; il est vrai que dans la vie courante Lechat a un autre nom : Charles Vanel.

Anachronismes et invraisemblances coutumières du cinéma. Germaine Lechat, rompant toutes les barrières de la bienséance et oubliant sa migraine, vient se rasseoir et... met les pieds sur la table pour rattachier la boucle de son soulier. Renée Devillers peut évidemment se permettre ce que Mlle Lechat n'eût jamais osé ! Nous sommes au studio et l'on tourne *Les affaires sont les affaires*, d'après le roman d'Octave Mirbeau ; aussi ne pouvons-

nous faire montre de surprise devant ces faits... De même, d'ailleurs, en voyant les deux complices d'Isidore Lechat se retirer dans un coin, non pour compléter une nouvelle escroquerie, mais pour parler littérature. Les livres (surtout les très vieux !) étant une commune passion de Robert Le Vigan et de Jacques Bomer.

Aussi vont-ils fouiner dans la bibliothèque. La curiosité est un vilain défaut, car voici maintenant deux journalistes présents qui s'avancent vers la table du festin. Leur déception est grande, car bien vite, ils s'aperçoivent que les « pommes paille » ne sont que de vulgaires carottes crues coupées en tranches minces, et le reste des plats à l'avenant. Tout est truqué au cinéma, vous dis-je ! Non... pas tout, on dirait ? Mais oui, continuant leurs investigations, J. Rénald et Fousi (tant pis ! j'avais pourtant promis de ne pas les nommer) ont découvert que les verres de fine contenance de la vraie fine... et y goûtent un peu, beaucoup... avec modération. Ça y est, le mauvais exemple est donné, Renée Devillers et Le Vigan, ayant vu le manège, viennent constater à leur tour ce que contenaient les verres qu'ils n'ont pas touchés pendant les prises de vues... Et terminant la scène, les machinistes, toujours assoiffés... vident les bouteilles.

Créé sous des auspices aussi joyeux, le film de Jean Dréville, *Les affaires sont les affaires*, où nous verrons, outre les acteurs déjà nommés : Aimé Clariond, Jean Paqui, Debucourt, Lucien Nat, Solange Varennes, etc., ne peut manquer d'être un excellent film.

G. B.

(Photos Nick de Morgoli.)

Ciné-



Dans ce numéro :
Pourquoi Zarah Leander
est venue à Paris

mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F.

N° 51
14 Août 1942



Hilde Krahl et
Jaspar von Oertzen sont les magnifiques interprètes de *La Fille de la Steppe* actuellement en exclusivité à l'Olympia.

(Photo Tobis.)